

(N^o. 25.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

17 JUIN 1799.

Sur l'amitié.

On ne s'est pas encore avisé de faire l'éloge de la jeunesse et de l'amour; mais on a beaucoup écrit en faveur de la vieillesse et sur-tout de l'amitié. Les poètes anciens et modernes, et en général, tous les grands écrivains, en ont dit des choses admirables. C'est un sentiment que l'homme peint avec complaisance, parcequ'en le peignant et en se montrant capable d'amitié, un homme se rend infiniment estimable à ses propres yeux, et respectable à ceux des autres. C'est peut-être là un des plus heureux détours de l'amour-propre, que de s'aimer dans autrui, sans pouvoir être accusé du plus léger intérêt. Mais il ne faut pas croire que l'amitié eût obtenu tant de vénération, ni que l'amour-propre eût tiré un si grand parti de ce sentiment, si c'étoit la nature qui en eût fait les frais, comme de l'amour ou de la tendresse maternelle. Et en effet, quel amant voudroit qu'on lui sût gré d'adorer sa maîtresse? Quelle mère a jamais tiré vanité de sa tendresse pour ses enfans? C'est donc

*

parceque l'amitié est un fruit de la société , un sentiment de choix , que l'homme s'en est fait honneur ; il a caressé son ouvrage ; et opposant l'amitié à l'amour , il a voulu lutter avec la nature , dans l'espoir que l'amitié seroit pour l'hiver de l'âge ce qu'est l'amour pour la jeunesse. Mais comme on ne fait rien sans la nature , il est arrivé que les hommes ne se sont jamais bien entendus sur ce qu'ils appellent *amitié* ; que très-peu d'entr'eux en ont donné des modèles ; et qu'enfin il n'est pas de sentiment qui ait fait plus d'hypocrites que celui-là ; et j'ose dire des hypocrites plus distingués.

Je vois d'un premier coup-d'œil trois sortes d'amitié parmi les hommes. Ce n'est souvent qu'une estime accompagnée de quelque bienveillance ; sentiment qu'éprouvent l'une pour l'autre deux personnes de mérite , et qui fait qu'elles aiment à se rencontrer , à se rendre justice , ou même à se favoriser en toute occasion. J'ai dit : *estime accompagnée de bienveillance* ; car l'estime toute nue peut exister entre ennemis. Ces liaisons fondées sur un sentiment calme et froid , ces intimités qui s'accroissent de l'absence , ces cœurs qui s'estiment et s'aiment de loin , sont fort communs : ce sont eux qui parlent sans cesse de *services*, de *bienfaits*, de *obligations* et de *reconnoissance* ; sorte de mots qui ne se trouvent pas dans le répertoire de l'amitié.

Il y a une seconde espèce d'amitié , qui subsiste sans estime d'un côté ; et c'est le sentiment qui nous saisit quelquefois pour une personne aimable et méprisable tout ensemble. Nous connoissons ses

vices, nous déplorons ses égaremens; mais comme nous ne pouvons renoncer à sa société, nous nous flattons de sa conversion, et nous en faisons notre affaire. Dans un tel commerce, le vertueux joue le beau rôle, et ne cherche que le bien de son ami; mais il le cherche à ses périls, et ils finissent souvent tous deux par perdre l'estime publique. Ce sentiment, bien qu'il ait son héroïsme, ne mérite pas le nom d'amitié, ou ne le conserve pas long-tems; car il ne faut pas que le foible emporte le fort: ce qui arriveroit si le vicieux entraînoit celui qui est bon; alors ce n'est plus qu'une foiblesse, un attachement aveugle: les deux contractans se perdent ensemble. Cette amitié n'est pas commune, mais elle existe.

Enfin, s'il se trouvoit deux hommes assez égaux en âge, en fortune, en mérite, pour être indépendans l'un de l'autre; si ces deux hommes, en se voyant, en se tâtant l'un l'autre, sentoient tomber ce mur de séparation que la défiance entretient souvent pendant le cours de la vie entre deux gens de mérite, entre deux cœurs faits pour s'aimer; si, dis-je, toutes les communications se trouvant libres et sûres, il se faisoit entr'eux un échange de sentiment, une mixtion, une fusion de goûts et d'idées, enfin un *mariage d'ames*, alors vous auriez deux véritables amis, deux amis inséparables: voilà les Oreste et les Pylade, les Pyrihoüs et les Thésée; voilà les deux amis de Sicile; ils vont porter ensemble le fardeau de la vie; ils braveront la mort l'un pour l'autre, et qui plus est, l'opinion et le mépris; car ils ne séparent ni leurs

existences ni leurs réputations. Non seulement vous estimerez votre ami comme la chose la plus précieuse que vous ayez au monde, mais vous l'aimerez comme la plus aimable; vous pourrez dire : *avec lui plus de solitude*; et votre union résistera aux longues intimités si funestes aux amis ordinaires et aux amans. Car l'amour qui vit dans les orages et croit souvent au sein des perfidies, ne résiste pas toujours au calme de la fidélité.

Quand je me demande, dit Montaigne, d'où vient cette joie, cet aise, ce repos que je sens lorsque je vois mon ami, c'est que c'est lui, c'est que c'est moi; c'est tout ce que je puis dire., Et Pythagore n'a-t-il pas dit très excellemment encore ? *„Quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul et nous ne sommes pas deux.,* Enfin, Cicéron en parlant de l'amitié, l'appelle *une nécessité*, et Aristote, *une ame en deux corps*.

Voilà en effet la véritable, la parfaite, la sainte amitié; c'est là ce sentiment pur et sacré, ce fruit si rare et si désiré, l'amitié des tems héroïques, puisqu'il faut le dire: on l'a dotée de tout ce qu'on a pu arracher à l'amour; j'entends à l'amour moral, qui est aussi l'ouvrage de l'homme, enté sur celui de la nature. Il faut donc qu'il entre de la passion dans l'amitié; sans quoi elle n'est qu'un commerce froid et languissant: aussi une telle amitié, quand elle a de l'éclat, est toujours un peu calomniée dans un siècle pervers, à moins que l'âge et le mérite bien reconnus n'imposent silence à ceux qui ne méritent plus de croire à la vertu.

Au reste, l'amitié ainsi définie ne peut convenir qu'à des âmes d'une certaine trempe, et pour tout dire, à deux hommes. Elle ne peut exister que très-difficilement, pour ne pas dire jamais, entre un homme et une femme; entre deux femmes, entre un père et un fils, entre Mentor et Télémaque, entre Alexandre et Ephestion, entre le riche et le pauvre, l'homme d'esprit et le sot; elle est inconnue aux misérables courbés vers la terre, absorbés dans les serviles occupations de la vie, et qui n'ont pu cultiver leur âme: je crains de délayer les raisons de tout cela.— Mais, direz-vous, où est-elle donc cette amitié? où la trouver? Je répondrai qu'elle existe comme l'équilibre, dans un point unique; en-deçà et au-delà, c'est autre chose; et si vous trouvez que je l'aie trop compliquée, et qu'elle soit d'une combinaison trop difficile, je vous dirai que l'homme social est aussi lui-même un être fort composé; que pour former deux amis, il faut des *relations* presque idéales, des élémens dont l'anion est en effet très-difficile. Observez que je dis *relations*, et non pas *ressemblances*; car deux envieux, deux glorieux, deux impatiens ne pourroient pas vivre ensemble. On peut dire d'une foule de gens, *ils se ressemblent trop pour ne pas se hair*. Il faut des différences de caractères, quand la situation est la même entre deux personnes; et des différences de situations, quand il y a ressemblance de caractère.

Sur l'excellent naturel des chiens. (Suite).

Il y avoit sous Louis XIII, un peintre nommé Duménil. Les gens de cette profession ne sont pas des plus opulens. Celui-ci surtout qui peignoit des sujets de morale, étoit si gueux, qu'il ne portoit dans les froids les plus rudes, qu'un juste-au-corps de papier gris, imitant parfaitement le drap, mais un peu loin d'en procurer la chaleur.

Rebuté de manger des croutes sèches et de ne boire guère que de l'eau, Duménil imagina de dresser un gros caniche à la chasse. L'élève ne tarda pas à répondre aux leçons de son maître ; les lapins, les perdrix, et de bons levrauts furent bientôt pendus au croc du peintre affamé ; il s'engraissa même à vue d'œil, ainsi que son industriel commensal.

Rebuté, sans doute, de gibier, Monsieur Duménil voulut aussi tâter de la volaille. Cette chasse n'est ni lointaine, ni difficile ; aussi plut-elle davantage à *Commissaire* : c'étoit le nom de caniche, habillé tout en noir. Il y acquit dans peu beaucoup d'habileté. Pour son coup d'essai, il happa furtivement, au déclin d'un jour sombre, une poularde bien dodue et toute plumée, sur la boutique d'un rôtisseur.

Le morceau sembla friand à maître Duménil ; et il ne tarda pas à remettre *Commissaire* en quête, pour de nouvelles captures. Ce petit manège ne laissa pas que de durer quelque tems : mais tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise. Nos deux fripons furent surpris une bonne fois en

fraude; l'un venoit d'escamoter, et l'autre, posté au coin d'une rue, recevoit de l'escamoteur un gros chapon tout rôti.

Conduit sur-le-champ chez le commissaire du quartier, on demande à notre peintre pourquoi il escroquoit ainsi les poulets gras des marchands? Il répond fièrement qu'il est un honnête homme, et qu'il n'a rien escroqué. — „Si ce n'est vous directement, c'est du moins ce caniche, qui vous a transmis le vol, de sa gueule dans votre main.,— „Si mon chien est un voleur, eh bien! que les gens de justice le jugent et le fassent pendre,

Vivement piqué de la repartie, le commissaire se tourne vers la garde, et lui ordonne de conduire en prison le fripon, qui ajoute la plaisanterie à son larcin. Au mot de prison, Duménil se gratte l'oreille: „Monsieur, lui dit-il, voulez-vous que je confesse franchement la vérité? „ — „Oui, sûrement; vous êtes ici pour cela.,— „Peintre de profession, depuis longtems je veux représenter au naturel un chien enlevant furtivement une pièce de volaille; après avoir épié les singulières allures de *Commissaire*, „ — „Qu'appellez-vous des allures de *Commissaire*? „ — „Mille pardons; c'est un *qui pro-quo*; caniche s'appelle comme vous, Monsieur, et je vous jure qu'il n'est pas moins honnête homme.,

„Maître Duménil, poursuit l'officier de police, je comprends à présent le motif de votre conduite; il est juste que vous exerciez vos pinceaux. Pour vous en faciliter les moyens, je vais vous envoyer à une lieue d'ici, dans un grand et su-

perbe château ; soyez sûr que les sujets ne vous y manqueront point.,,

L'ordre fut incontinent donné pour que Du-
ménil allât étudier les attitudes à Bicêtre. Tout
en sortant, le coquin, nullement déconcerté, fit un
signe à son chien ; et caniche enleva, à la barbe
même du commissaire, le chapon rôti, déposé sur
son bureau, comme pièce de conviction ; puis il
courut le rapporter vite à son maître, qui le man-
gea avec lui dans son cabanon, où il resta enfer-
mé sept grands mois, pour lui apprendre à ne
point vivre aux dépens d'autrui.

Un marchand hollandois voyageoit en Espagne
pour acheter de fines laines de Ségovie. Ayant un
jour une forêt à traverser aux environs de Valla-
dolid, il y fut à peine entré, qu'un voleur em-
busqué derrière des arbres, lui cria : *Cavalier,*
halte-là!.... verse ta bourse dans le chapeau que tu
vois là au milieu de la route, ou tu es mort.

Le voyageur, qui avoit un excellent cheval,
et qui étoit en outre accompagné de *César*, vigou-
reux mâtin capable de le défendre, ne crut pas de-
voir se rendre à l'invitation, et chemina toujours.
Il n'alla pas loin ; la détente d'une longue carabine
est lâchée ; le coup part ; la balle siffle ; et l'hom-
me, atteint au haut de l'épaule, est renversé par
terre.

Le brigand déjà riche en espérance accourt
pour dépouiller notre hollandois ; *César* saute à
son cou, et lui déchire la figure. Cinq autres
compagnons du voleur s'efforcent d'éloigner à grands
coups d'épée l'animal furieux, mais il ne les craint

point; rien ne l'arrête; du premier bond, il en terrasse deux et les étrangle. Un troisième qui étoit monté sur le cheval, décharge une espingole à la tête du chien et le manque: *César* ne le manque point; le saisissant par le gras de la jambe, il lui emporte la pièce tout du long, l'oblige ainsi de mettre pied à terre, et lui épargne la peine d'aller au gibet. Un quatrième, quoiqu'armé d'un fort bâton, éprouve un sort pareil; et les deux autres scélérats, témoins de l'escarmouche, n'osent soutenir un si terrible choc: ils s'enfuient à toutes jambes, et vont se cacher au fond d'un souterrain pratiqué dans le bois.

Après cette victoire, *César* n'eut rien de plus pressé que de retourner vers son maître; dangereusement blessé, celui-ci souffroit horriblement, et ne pouvoit se remuer; mais il étoit encore plein de vie; il caresse son chien d'une main débile, et lui indiquant du doigt, la route d'où ils venoient ensemble, il dit: *A l'auberge, César; j'ai perdu!* Le chien comprend ce signe, et vole aussitôt à l'hôtellerie, distante d'une lieue environ de l'endroit où l'assassinat venoit de se commettre.

Son air hagard et les blessures dont il est couvert donnent de violens soupçons de ce qui vient d'arriver. Du monde sort pour voir si le marchand ne revient pas aussi. *César* sort de même, et témoigne sa joie. Il va en avant en aboyant; on va avec lui; il témoigne une joie bien plus vive encore. Enfin il sert de guide, et trois hommes bien armés le suivent jusque dans la forêt.

On trouve en effet le malheureux hollandois

baigné dans son sang et grièvement blessé. Son cheval broutoit paisiblement auprès de lui. On y place le blessé, le plus doucement possible, et on le ramène en sûreté. Un habile chirurgien lui ayant administré de prompts secours, il eut le bonheur de guérir en peu de semaines; mais il fut privé de la consolation de voir échapper *César*. Ce pauvre chien mourut le lendemain du terrible assaut qu'il avoit essuyé. Sa dernière caresse fut pour son maître, qui avoit fait placer ce vaillant défenseur près de lui dans sa chambre, de peur que rien ne lui manquât.

Un particulier nommé Palaizeau, étoit allé recevoir quinze cent francs, en campagne. Après les avoir comptés, il s'en revenoit plein de satisfaction sur un bon cheval, avec *Muphti*, gros caniche qu'il aimoit beaucoup. Vers le quart de la route il met pied à terre pour un besoin pressant. Il prend son sac d'argent qui étoit sur le devant de la selle, et le place au pied d'un arbre, sous ses yeux, afin qu'il soit plus en sûreté; un instant après il remonte à cheval, et trotte sans penser à prendre les écus.

Le chien observoit tous les mouvemens de son maître: il avoit sauté de joie, il l'avoit caressé un peu avant, comme pour le féliciter de l'argent qu'il venoit de compter. Maintenant cet animal est tout inquiet; il tourne autour de lui, il tire les pans de son manteau, et fait tout ce qu'il peut pour l'empêcher d'avancer. Distract sans doute par d'autres idées, Palaizeau le repousse et poursuit sa route.

Eton
tés, Mu
il le gro
réitérés.
et il le m
dre à retu
Palais
de son c
ruisseau
court se
dans cett
n'est qu
rage!
Muphti
point
plus en l
Le
de se
ment
sa ro
même
A cett
livres;
revoit
Ce
que à F
prend a
tant d'ir
et sa pro
l'arbre f
de regre
fidèle M

Etonné que ses bons avis ne soient pas écoutés, *Muphti* se désole; il saute contre le cheval; il le gronde; il le gourmande par des jappemens réitérés. A force d'aboyer, la voix lui manque, et il le mord à diverses reprises, pour le contraindre à retourner sur ses pas.

Palaizeau ne comprend rien aux mouvemens de son chien; il le croit fou ou enragé. Un petit ruisseau que *Muphti* épuisé apperçoit, et où il court se désaltérer avidement, confirme son maître dans cette sinistre pensée. Oh ciel! s'écrie-t-il! il n'est que trop vrai! mon chien est attaqué de la rage! A ces mots il prend un pistolet, perce *Muphti* de deux balles et double le pas, pour ne point voir un spectacle si affligeant, mais bien plus encore qu'il ne l'imagine.

Le cœur serré de douleur d'avoir été obligé de se défaire d'une bête qui lui étoit singulièrement attachée, le voyageur poursuivoit tristement sa route. Pour tout au monde, se disoit-il en lui-même, je voudrois r'avoir mon pauvre *Muphti*. A cette pensée, il se rappelle des quinze cents livres; il alonge précipitamment la main et ne les revoit plus!

Ce souvenir est un trait de lumière qui explique à Palaizeau l'énigme en un instant; il comprend alors pourquoi son chien se démenoit avec tant d'inquiétudes; il maudit cent fois son erreur et sa précipitation, et retourne au grand galop, à l'arbre fatal. Quel aspect déchirant! qu'elle source de regrets nouveaux! Il apperçoit *Muphti*, le trop fidèle *Muphti*, qui s'étoit traîné à demi mort vers

Le sac tout déchiré et à quelque distance de l'endroit où il avoit été placé d'abord : preuve incontestable que cette bête pleine d'ardeur, avoit fait auparavant plus d'un effort pour soulever cette masse pesante, et pour rapporter à son maître cette propriété, près de laquelle il veilloit encore jusqu'à son dernier soupir.

A N E C D O T E S.

Mademoiselle Dubois récitoit les vers d'imprécation avec un terrible mouvement ; mais lorsqu'elle cessoit de déclamer, son visage restoit immobile et sans jeu muet. M. Garrick disoit d'elle : *C'est une bonne enfant, elle se met bien en colère, mais elle n'a pas l'ombre de rancune.*

On racontoit à un gascon une chose extraordinaire ; il sourioit. Quoi ! Monsieur, lui dit-on, vous ne me croyez pas ? — Pardonnez-moi, mais je ne répéterai pas votre histoire, à cause de mon accent.

M. de Lauraguais enleva Mademoiselle Arnoud. Madame de Lauraguais étoit généralement estimée, et le public étoit indigné de l'infidélité de son mari. Il cherchoit à se justifier auprès de l'abbé Arnaud en lui faisant l'éloge de sa maîtresse : „Avez-vous tout dit, répondit l'abbé, mettez le mépris public dans l'autre côté de la balance.„ Le comte lui sauta au col : „Mon cher abbé, je suis le plus heureux des hommes. J'ai tout-à-la-fois *une femme vertueuse, une maîtresse charmante et un ami sincère.*

Combien d'ignorans s'ingèrent dans les différentes professions, et ressemblent à ce musicien inepte dont il est parlé dans l'histoire de la Chine du P. du Halde! Nan-ko, c'étoit le nom du personnage, voyoit que l'Empereur, qui aimoit fort la musique, avoit adopté un instrument particulier, et en faisoit jouer par trois cents musiciens à la fois. Il jugea qu'avec un peu de hardiesse, il pourroit passer dans la foule et gagner des appointemens. En effet, quoiqu'il ne sût rien, il fut reçu et resta parmi la troupe pendant plusieurs années. L'Empereur étant venu à mourir, son successeur, qui n'aimoit pas les concerts bruyans, voulut entendre jouer chacun de ces musiciens l'un après l'autre. Que fit Nan-ko? lorsque son tour vint, il prit la fuite. Oh qu'il y auroit de professions désertes, si tous les Nan-ko faisoient de même!

Le cardinal d'Est avoit un jour invité le cardinal de Médicis à souper chez lui; après le repas, ils se mirent à jouer à la prime, où il s'agissoit d'un reste de dix mille écus. Le cardinal de Médicis eut prime, et le cardinal d'Est eut cinquante-cinq; mais ne voulant pas s'en servir, il le cacha et jeta ses cartes. Après le jeu, un gentilhomme de sa suite lui représentant que le cardinal de Médicis avoit perdu: Je le savois bien, répondit-il, mais je ne l'avois pas invité chez moi pour lui gagner son argent.

Un bourgeois de Prague prêta cent mille ducats à Charles IV, qui lui en fit son billet. Le lendemain il invita cet Empereur à dîner avec plusieurs

seigneurs. Quand on fut au dessert, il fit apporter le billet de l'Empereur dans un bassin d'or, et lui dit: „Sire, les autres mets ont été communs à toute la compagnie, celui-ci sera pour Votre Majesté. Je la supplie d'accepter cette obligation.

Les Fuggers, fameux négocians d'Augsbourg, ne montrèrent pas moins de libéralité envers Charles-Quint. Cet Empereur leur avoit fait l'honneur de loger chez eux à son retour d'Afrique. Les Fuggers, pleins de reconnoissance pour cet acte de bonté, firent apporter dans la cheminée où le prince se chauffoit, un fagot de canelle, et y mirent le feu avec une obligation qu'ils avoient de l'Empereur d'une somme considérable.

P A R I S.

Tivoli est toujours le rendez-vous des grâces, le temple de la mode. L'art y surpasse la nature, et les charmes y enchainent le naturel des françois: la plus volage petite maîtresse a beau se scandaliser d'une constance de quatre ans, il faut aller où la vogue l'appelle, et c'est encore Tivoli. Le zèle des administrateurs y multiplie chaque année les jouissances du public; ils embellissent le printems jusques dans son plus beau domaine: l'abondance des eaux, la fraîcheur des pelouses, l'ombre des bosquets, la variété des fleurs, la distribution enchanteuse des productions de la terre, y reposent les sens fatigués du tumulte et de la monotonie des promenades publiques. Ceux qui s'y rendent

pour y voir une réunion de jolies femmes, se présentent dans une allée dont la tapisserie animée peupleroit tous les *harems* de l'Asie: un dôme de topases et d'escarboucle fait étinceler tous les yeux, une harmonie délicieuse fait tressaillir tous les sens; le jeune homme court les y perdre, et le vieillard les ranimer. L'homme du monde y passe la revue de ses conquêtes, la femme galante y compteroit les anciennes, si elle n'étoit pas occupée des nouvelles, et la plus mince bourgeoise regarde, étudie et retient les nouvelles fantaisies de la mode.

Parmi les singularités qu'offre cette ville à l'attention d'un observateur, on doit distinguer les enseignes, plus originales les unes que les autres, dont les nouvelles maisons de commerce décorent les façades de leurs magasins. Il n'étoit pas rare de voir autrefois sur une boutique, *à la bonne-foi, à la confiance, au prix fixe, au bon marché, etc.* Ces mots se trouvoient écrits sans faste comme sans prétention; à peine même les remarquait-on. Aujourd'hui, il en est d'une enseigne comme du titre d'un livre: c'est vraiment un objet de spéculation. On y trouve encore un autre avantage: c'est qu'une enseigne bien saillante, bien piquante, quoique souvent insignifiante, dispense le marchand de mettre son nom, soit sur son magasin, soit sur ses adresses, soit dans les annonces périodiques. Et il est tant de noms qui, s'ils étoient connus, ne feroient pas fortune dans la confiance publique.. Ainsi ce n'est point le nom de nos nouveaux mar-

chands, c'est celui de la grotesque caricature dont est formée leur enseigne, qui préside à leur commerce, qui établit la réputation de leur boutique. On ne connoissoit que des auteurs anonimes; on connoit à présent des marchands anonimes, des négocians anonimes, des courtiers anonimes. Mais s'ils taisent leur nom, en revanche, ils n'oublient rien pour donner *aux magots* qui les représentent, toute la célébrité possible. Qui n'a pas lu mille fois dans le journal *des Indications*, les *Petites-Affiches*, la *Quintidienne*, etc. etc., les dénominations fameuses de la *Barbe-Bleue*, la *Barbe-d'Or*, la *Petite-Nanette*, du *Petit-Poulet*, du *Petit-Matelot*, du *Gagne-Petit*, des *Gagne-Deniers*, etc. etc. Au dénombrement pompeux de toutes les marchandises qui arrivent et se débitent journellement à ces magasins, ne semblent-ils pas être l'entrepôt du commerce des quatre parties du monde? A les entendre, vous y trouvez tout à 30 ou 40 pour cent au-dessous du cours ordinaire. Vous vous présentez. — Citoyen, je voudrais avoir du drap pour me faire une redingotte. — Du quel, citoyen? En voilà de superbe à 27 francs; en voilà d'autres à 22; en voici du superfine à 36 francs. — Je voudrais de celui que vous annoncez à 8 francs le mètre. — Vous êtes venu trop tard, la partie est épuisée. — Alors, donnez moi une houpelande bordée en velours, de 18 fr. — On sort de vendre la dernière. — Hé bien, mesurez moi cinq mètres de velours de coton à 2 francs 10 centimes. — Il n'en reste plus qu'environ une aulne, que nous gardons pour échantillon. — Cependant, votre annonce n'a paru
que

que ce matin dans les journaux.— C'est vrai; mais la plûpart de nos marchandises sont à si bon marché, qu'elles sont ordinairement retenues, arrhées même, avant d'être déballées. Puis, il est des personnes, voyez-vous, qui guettent l'instant où l'on porte aux journalistes la note à insérer; et tout se trouve enlevé avant que l'annonce paraisse. Au reste, citoyen, vous sentez qu'à ces prix on n'a point des qualités supérieures; et si les marchandises que je vous offre vous semblent plus chères, c'est qu'en effet elles sont d'une fabrique infiniment préférable; elles n'en présentent pas moins, à proportion, le rabais considérable annoncé pour les objets en question. C'est si vrai, qu'il ne se vend point un mètre de drap dans notre magasin, que nous ne perdions deux ou trois francs. — Mais, comment alors ne vous ruinez-vous pas? — Oh! nous nous retirons sur la quantité, le débit....., Cependant, on déploie à vos yeux toutes les pièces de la boutique. Vous avez besoin, la marchandise vous plaît, vous achetez, et voilà l'unique but du charlatanisme des enseignes et des annonces de rabais. Il s'agit d'attirer des chalans au magasin, comme on attire les oiseaux à la pipée, bien sûr qu'une fois entrés, il devient aussi difficile aux premiers d'éviter l'effet du jargon mercantile, qu'aux derniers d'échapper à la glue qui les empêtre.

M O D E S P A R I S I E N N E S.

On voit toujours beaucoup de chapeaux de paille blanche dont la forme varie à l'infini; quel-

ques-uns sont sans bord, ornés de rubans jonquilles et de deux plumes violettes rayées de blanc.

Le *Bonnet-voile* en dentelle et crêpe noirs est aussi fort en vogue. La calotte en est ronde, terminée par une rosette, et canelée par des comètes qui coupent le bouffant de la gaze. Un voile, au lieu de garniture, faisant partie du bonnet, descend plus bas que le sein.

Les fichus de couleur se maintiennent. On en voit en rose, en violet, en bleu-ciel. Le plus souvent on en cache les pointes. Quelquefois on en forme une espèce de rosette. Nous observerons que les fichus, loin d'être bouffans, comme autrefois, sont au contraire tellement collés sur le sein, qu'ils paroissent le comprimer. Leur objet principal est de séparer la gorge, de la tenir même un peu basse, étant du plus mauvais ton de l'avoir haute.

Les mantelets noirs, qui eurent une certaine vogue l'année dernière, reparoissent quelquefois avec toute l'ampleur des schals; alors la garniture qui elle-même se compose d'une dentelle fort haute, ne se trouve pas loin des talons.

MODÉS ANGLOISES.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 26.)

Texte anglais.

The front hair cut short, and combed into feather-curls; bound with white riband, tied into a

small bow in the front ; the hind hair in ringlets. Bonnet of white satin, trimmed with lilac bands and bows, and a bell-tassel on the left side. Broad lace plaited lappet under the chin. Round gown of Scotch cambric ; long sleeves ; the whole trimmed with two rows of Vandyke scalloped, lilac-coloured satin ; plaiting of broad lace round the neck, fastened upon the breast with a ruby stud. Lilac taffety Cloaks. Gold-pierced ear-rings. Blue Morocco slippers.

Traduction.

Les cheveux de devant coupés court, frisés en petites boucles, et attachés avec un ruban blanc formant un nœud sur le devant ; ceux de derrière en boucles. Bonnet de satin blanc, garni de rubans et de nœuds lilas, avec une touffe sur le côté gauche. Une barbe de large dentelle plissée sous le menton. Robe de battiste ronde ; manches longues ; le tout garni de deux rangs de découpures de satin lilas ; plissé de large dentelle autour de la gorge, attaché sur la poitrine avec une épingle à diamans. Mantelet de taffetas lilas. Boucles d'oreilles d'or. Souliers de maroquin bleu.

L I V R E S N O U V E A U X.

Clémence de Villefort, par l'auteur de Marie de Sainclair, deux vol. in 12, avec fig.

Clemence, jeune veuve, est le principal personnage de ce roman ; c'est une femme tendre,

sensible, un ange de douceur, capable d'une seule passion, celle de l'amour, mais de l'amour dévoué et sans réserve. Elle aime St.-Elme; St.-Elme, veuf lui-même d'une femme qu'il n'aimoit point, et dont il a cependant eu un enfant, est un de ces hommes qui peuvent plaire sans savoir aimer, séduire sans s'abandonner, en qui un goût vif est bientôt réprimé par une raison calme, la sympathie par la personnalité, l'émotion d'un moment par les calculs de l'intérêt.

Clémence a eu le malheur de céder aux perfides promesses d'un amour constant; elle est à St.-Elme par tout ce qui engage le cœur d'une femme foible, honnête, et qui ne connoit d'autre besoin que celui d'aimer.

St.-Elme s'est bientôt lassé d'un bonheur dont il n'étoit pas digne; il a résolu de se marier. C'est à ce moment que le roman commence.

Le sujet de cet ouvrage est la peinture de Clémence menacée de perdre son amant, craignant, espérant, se résignant, se désolant tour à tour. Son inquiétude au premier bruit qu'elle entend du projet de St.-Elme; sa douleur lorsqu'il le lui avoue; ses espérances lorsqu'il l'assure que toujours plus amoureux d'elle, il ne fait que céder à la volonté d'un oncle de qui il attend sa fortune; la conviction de son ingratitude, ses résolutions de l'oublier, ses tentatives pour le ramener, les méprises de son cœur sur le sens des paroles qu'il lui dit pour la calmer, ses illusions sur la foible amitié qu'il a conservée pour elle, ses efforts pour se distraire, ses retours vers l'objet de ses peines,

son besoin de le voir, de lui pardonner; sa douleur, son repentir lorsqu'elle craint de l'avoir offensé par ses reproches, sa résignation à un événement qui doit, sans doute, faire le bonheur de celui qu'elle aime; enfin, son égarement quand son malheur est consommé par le mariage de St.-Elme; voilà le fonds du roman.

Les incidens qui servent au développement des pénibles affections de Clémence, sont très simples, et sont tirés de la vie ordinaire.

Les personnages sont peu nombreux. Clémence a une amie d'un cœur assez tendre pour l'amitié, pas assez sensible pour l'amour, d'ailleurs vive et ferme dans ses résolutions; cette amie irrite quelquefois les douleurs de Clémence, mais elle soutient son courage. L'enfant que St.-Elme a eu de son premier mariage, la carressante *Annah*, est souvent avec Clémence; elle fait couler ses larmes, et les essuie tour à tour; Clémence en la comblant des soins de son amour, accroit toujours ses droits sur St.-Elme, et le rend toujours plus ingrat. Une femme respectable par son âge et ses malheurs, chérit dans Clémence la douce image d'une fille qu'elle a perdue; elle voudroit adoucir ses peines, et la distraire, par un attachement heureux, de celui qui fait son supplice. Enfin, un jeune homme aimable que cette femme présente à Clémence, se passionne pour celle-ci, et la trouve inaccessible à ses vœux. Tels sont à-peu-près tous les personnages, et la part qu'ils ont à l'action.

L'imagination, comme on voit, a peu fourni à la composition du roman. Mais, avec de l'ame,

L'auteur en a fait un bon ouvrage. Pour elle, le sujet étoit assez abondant.

Il existe, sans doute, des cœurs tout dévoués à l'amour, tels que Clémence, et à qui une rupture artificieusement préparée et longuement opérée, telle que celle de St.-Elme, peut causer une mortelle blessure. L'amant parjure n'a besoin que d'assurer qu'il est le plus malheureux des hommes, qu'il cède à d'impérieuses circonstances, qu'il s'immole, qu'il succombera à un affreux devoir, il n'a besoin que de ces fausses protestations, pour faire de l'amante trahie une amante inconsolable. En ménageant l'amour, il désarme l'amour-propre; en caressant une aimable foiblesse, il éloigne la force; en entretenant l'espérance, il dérobe à-la-fois et les secours de la raison et les ressources du désespoir; enfin, et c'est ce qu'il y a de plus cruel, en demandant pour lui-même la compassion dont il feint d'avoir besoin pour la souffrance qu'il joue, il fixe, il concentre sur lui l'attention qu'il devoit en distraire; il nourrit, il fortifie, il échauffe l'amour qu'il devoit éteindre. C'est par cette compassion que l'amante trahie et abandonnée s'attache, comme à un devoir, à l'amour même qui la mine et la tue; c'est par cette compassion qu'elle s'en fait un honneur, et qu'elle repousse l'idée de l'oubli comme un crime. Eh! comment songeroit-elle à s'éloigner d'un amant dans la peine, qui souffre pour elle? Ne seroit-elle pas ingrate et lâche? Ainsi, le poison circule dans ses veines, consume et détruit son existence. Combien de cœurs aimans ont éprouvé ce cruel sort! Combien de cœurs froids

et perfides ont fait souffrir cet affreux supplice? Cette manière de tuer n'a point de nom; mais n'est-elle pas le plus coupable des empoisonnemens?

On doit savoir gré à l'auteur de Clémence d'avoir peint ce cœur malheureux, dans toutes les situations où la perfidie de son amant a pu la faire passer depuis les premiers aveux du dessein qu'il a formé, jusqu'à son accomplissement. Le fracas des évènements est remplacé, dans cet ouvrage, par le mouvement de la passion. L'intérêt de l'action est suppléé par le charme des détails. S'il y a peu de diversité dans les situations, il y a une foule de nuances entre les affections qui en résultent; la délicatesse de l'ame s'y montre avec les graces de l'esprit; il y règne un fond de mélancolie touchante, d'où s'échappent des choses très-pathétiques; enfin, tout y répond à cette obstination d'amour qui caractérise l'intéressante victime dont l'auteur du roman a peint le malheur.

FIERVILLE, OU L'HOMME CRÉDULE.

Anecdote parisienne.

Fierville, parvenu à cet âge où l'homme, sans cesser d'avoir des desirs, n'est plus en proie à la fougue des passions, vivait paisiblement dans cette heureuse indifférence qui ne tient en rien à l'insensibilité, mais qui semble être prescrite par la saine raison; il charmoit ses loisirs, en laissant à son imagination le soin de retracer à sa mémoire

ces songes agréables de la vie, que la jeunesse prend toujours pour le bonheur, et qui en sont à peine l'idée.

Cet homme simple, de bonne foi, mais beaucoup trop crédule, ne pouvoit croire à la perfidie, et sans chercher le plaisir qu'il ne pouvoit plus provoquer, il se livrait avec trop d'épanchement à celui qu'on sembloit lui offrir; franc dans toutes ses actions, il jugeoit tous les cœurs par le sien; il ne pouvoit comprendre qu'une main caressante voulût déchirer son cœur; dans son heureuse obscurité, il se livroit sans prétention, et par simple amusement, au goût qu'il avoit pour la poésie; il faisoit avec facilité quelques vers galans, où néanmoins le sentiment avoit plus de part que l'esprit; il ne cherchoit point les éloges, il ne redoutoit point la satire; il abandonnoit volontiers son esprit, pourvu qu'on n'outrageât point son ame; il évitoit surtout, avec soin, ce qui pouvoit le faire soupçonner d'une ridicule prétention; il ne s'étoit point dissimulé qu'il ne lui étoit plus permis d'aspirer à ce sexe enchanteur qui maîtrise tous les âges, mais qui, plus avide de respirer les fleurs du printems que de goûter les fruits de l'automne, repousse souvent la main qui lui présente ces derniers; cependant, accoutumé aux douceurs de la société, persuadé que le seul moyen de s'y présenter sous un aspect moins défavorable, étoit celui de capter la bienveillance des femmes, il ne négligeoit aucune des occasions qui se présentoient pour vanter leurs grâces, leurs talens, leur esprit; mais il gardoit le plus profond silence sur leurs défauts.

Fier
ser qu'
quelle fa
Une
exaltée a
dans les
toutes le
son fron
cette rom
fit naître
de lui e
l'attira.
Po
séduit
est rare
même p
active
ville
d'un
encha
lante
cette g
irrésist
mais in
tous se
se per
soupçon
cœur. I
nomme
elle vo
raison
tes con

Fierville, avec ce caractère, étoit loin de penser qu'il eut à craindre de nouveaux dangers : quelle fut, hélas ! son erreur.

Une romance dans laquelle son imagination exaltée avoit tracé les charmes de l'amour, tomba dans les mains d'une jeune personne douée de toutes les grâces de la figure, et qui portoit sur son front l'empreinte séduisante de la candeur ; cette romance plut, on en rechercha l'auteur, on fit naître l'occasion de le voir, on trouva le moyen de lui en faire connoître le désir, et bientôt on l'attira.

Poussé par un sentiment de reconnoissance, séduit par ce mouvement d'amour-propre, dont il est rare que l'homme le plus en garde contre lui-même puisse se défendre, pressé par cette curiosité active de voir une femme qui nous flatte, Fierville oublie son âge, il vole avec l'empressement d'un jeune homme chez la Syrène, dont la voix enchanteresse l'a séduit ; il voit une femme brillante des attraits du bel âge ; elle le reçoit avec cette grâce touchante et modeste dont le charme est irrésistible ; il se livre au bonheur de la connoître ; mais inébranlable dans ses principes, il borne là tous ses vœux, et pendant plusieurs jours, il ne se permit pas la plus légère démarche qui pût faire soupçonner l'impression qu'elle avoit faite sur son cœur. Prudence inutile ! Aspasia, c'est ainsi que je nommerai notre Syrène, avoit d'autres projets ; elle vouloit un esclave de plus ; elle sentit que la raison et la modestie étoient des armes insuffisantes contre les attaques séductrices de la volupté :

Ah! qu'une femme coquette et spirituelle a de ressources pour vaincre! Aspasia avoit étudié le caractère de Fierville; elle y avoit reconnu cette crédulité aveugle d'un homme qui ne soupçonne même pas l'existence de la dissimulation; elle l'attaqua par un moyen inévitable; les paroles mielleuses de la confiance sortirent de sa bouche perfide; quelques épanchemens d'une feinte amitié, des larmes délicieuses échappées de ses beaux yeux, et qu'elle laissoit couler sur les mains du crédule Fierville, rien ne fut épargné; tout concourut à enchaîner la victime qu'on vouloit immoler; bientôt il ne fut plus permis à la cruelle Aspasia de douter de son triomphe! Fierville, de son côté, se croyoit d'autant plus certain d'être aimé, qu'il s'étoit moins attendu à cette faveur; bientôt la chimère disparut, Fierville avoit fait un beau songe; le réveil fut affreux.

Homme crédule, as-tu pu t'aveugler à ce point? as-tu bien pensé que Flore étaloit ses trésors pour Saturne? Durant le cours de ta longue existence, as-tu jamais vu la rose se marier au chardon? On t'a séduit! de quoi te plains-tu? Toute femme veut plaire, mais la coquette veut vaincre. As-tu prétendu que l'ordre des choses s'intervertiroit pour toi? Insensé Fierville, gémis de ton erreur! Loin d'accuser Aspasia, rends-lui graces de la leçon utile que t'a donnée sa perfide adresse; souviens-toi qu'on peut estimer les hommes de ton âge, mais on ne les aime plus; l'amour est la fleur qui brille au printems, l'estime est le fruit consolateur qu'on savoure en automne: cesse tes plaintes contre As-

pasie, rends-lui graces, au contraire, de n'avoir pas prolongé ta ridicule erreur; que ton aventure serve de leçons à ces vieillards qui prennent une sottie crédulité pour un effet de la franchise.

P O E S I E.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN, couplets.

Air: *De la soirée orageuse.*

On prétend qu'Aujourd'hui, Demain
De tous les tems ont été frères,
Tous deux ils sont fils du Destin;
Mais, s'ils ne se ressemblent guères,
C'est que deux mères à l'envi
Leur firent don de l'existence;
La Jouissance eut Aujourd'hui,
Demain naquit de l'Espérance.

Aujourd'hui donna; mais Demain
Promit sans rien donner d'avance.
Aujourd'hui fut choisi soudain
Par l'Amour et l'Impatience.
Riches aussi l'aimèrent mieux;
Il fut préféré des coquettes,
Et Demain ne resta qu'à ceux
Qu'on forçoit à payer leurs dettes.

On ne sait pas précisément
Quel jour le Bonheur voulut prendre.
Aujourd'hui l'eut très-rarement,
Demain s'ennuya de l'attendre.
Mais c'est Aujourd'hui qu'il choisit
Pour combler de biens la Sottise;
Les Talens, les Vertus, l'Esprit,
C'est Demain qu'il les favorise.

LE CHIEN ET LE JARDINIER.

F a b l e.

Chez un bon maître, qu'il servoit,
 Un certain jardinier avoit
 Placé, pour faire sentinelle,
 Un chien vigilant et fidèle;
 Aussi méchant pour les voleurs,
 Que doux pour ses chers bienfaiteurs.

Cet hypocrite jardinier,
 D'un fripon, faisoit le métier;
 Il voloit son maître, de sorte,
 Qu'enfin on le mit à la porte,
 Au grand regret du pauvre chien,
 Qui le croyoit homme de bien.

Ainsi renvoyé, le fripon,
 Sans profiter de la leçon,
 Une nuit, pour faire capture,
 Franchit les murs de la clôture,
 Croyant bien n'être point trahi
 Par le chien, son fidèle ami.

Turc, averti par l'adorat,
 Sans japper, accourt à l'ingrat,
 Le lèche et contre lui se dresse,
 Lui fait caresse, sur caresse,
 Qui, loin de le faire rougir,
 Ne font, hélas! que l'enhardir.

En peu d'instans, l'ex-jardinier,
 A dégarni tout l'espallier;
 Partout il va, passe et repasse,
 Sur tous les arbres, fait main-basse:
 Le pauvre chien, toujours suivant,
 Est complice bien innocent.

Cependant, pour tout emporter,
 Sur le mur, il faut remonter;

Mais les fripons ont du courage :
Celui-ci s'accroche au treillage,
Lorsque le chien, sortant d'erreur,
Arrête et saisit le voleur.

Vous jugez que le garnement
Redescendit subitement ;
Croyant qu'un vrai remord le presse,
Le chien, de nouveau, le caresse ;
Mais, chaque fois qu'il veut grimper,
A la jambe, il se sent happer.

Aux cris du mordu, du mordeur,
On vient, et l'on prend le voleur ;
Le chien, peu sensible à sa gloire,
Maudit, en secret, sa victoire,
Et se ressouvient, malgré lui,
Que ce coquin fut son ami.

Morale.

Dans un chien, vous venez de voir,
L'amitié céder au devoir,
Si vous l'avez bien su comprendre,
Cette histoire vous fait entendre
Qu'il faut, en toute occasion,
Faire justice d'un fripon.

L E S D E U X A M I S .

J'ose de l'amitié me déclarer l'Apôtre,
Et sans aller chercher le Monomotapa,
Aux amis de ce pays-là
Je veux comparer ceux du nôtre.
Deux amis donc vivoient (on sera bien surpris
D'apprendre que ce couple existoit à Paris).

L'un des deux avoit su courtoiser la fortune ,
Et pourvu de ses dons , il s'en faisoit honneur ;
L'autre avoit fui toujours une gêne importune ;
Et pour lui ne rien faire étoit le vrai bonheur.

Un parent lui donnoit asyle ,
Le défrayoit de tout : là , notre homme sans soïn ,
Son vrai bonheur étoit d'ignorer le besoin :

Aussi vivoit-il fort tranquille.

Le bon parent meurt intestat ,
Et voilà notre sage en un fâcheux état.
Mais son ami l'apprend ; chez lui soudain il vole ;
(Maint ami , dans ce cas , remit au lendemain).

Celui-ci , plus ardent , trouve l'autre en chemin.
Point de pleurs ni soupirs , aucun discours frivole ,

Et pour unique compliment
A celui que déjà sa présence console ,
Et que de ses deux bras il serre tendrement :

„Je sais , dit-il , quel coup funeste
„Vient de frapper ton cœur , je le sens comme toi :
„Mais tout n'est pas perdu , puisqu'enfin je te reste.
„Ce qu'ailleurs tu trouvois , je te l'offre chez moi ,
„Et toute ma fortune , en un mot , t'est acquise :

„Viens donc en mon logis t'installer pour jamais.,,
— „Chez toi , dit l'autre avec franchise ,
„Ah ! digne ami , c'est où jallois.,,

Lecteur , qui que tu sois , sensible , instruit ou sage ,
Je ne demande point lequel aimoit le mieux.

Sans doute ils aimoient bien tous deux ;
Mais le second , je crois , le prouva davantage.

*A Madame D**.*

Certain quidam, sûr de gagner au jeu,
N'a pas long-tems m'avoit fait la gageure
Qu'en prose ou vers, de ma tendresse pure
Point n'oserois te faire un doux aveu.
Il a gagné, car si-tôt que m'apprête
A te parler, timidité m'arrête.
Il a gagné... S'il gageoit aujourd'hui
Qu'Amour pour toi ne brûle pas mon ame,
Ou que le tems en éteindra la flamme,
Bien serois sûr d'être quitte envers lui.

É N I G M E.

Que mon teint soit blanc ou noir,
Je n'en suis pas moins piquante;
On me prend le matin, on me quitte le soir,
Quoique je sois très-attachante.
Quand la modeste Marton
Apperçoit quelques lacunes
Au-dessous de son menton,
Vite j'arrive, et le canton
N'offre plus de clair de *lunes*.
Mais c'est assez, me direz-vous;
Encore un mot, et je m'arrête:
Le mérite est mince chez nous
Quand on n'a point de tête.

LOGOGRIPHE.

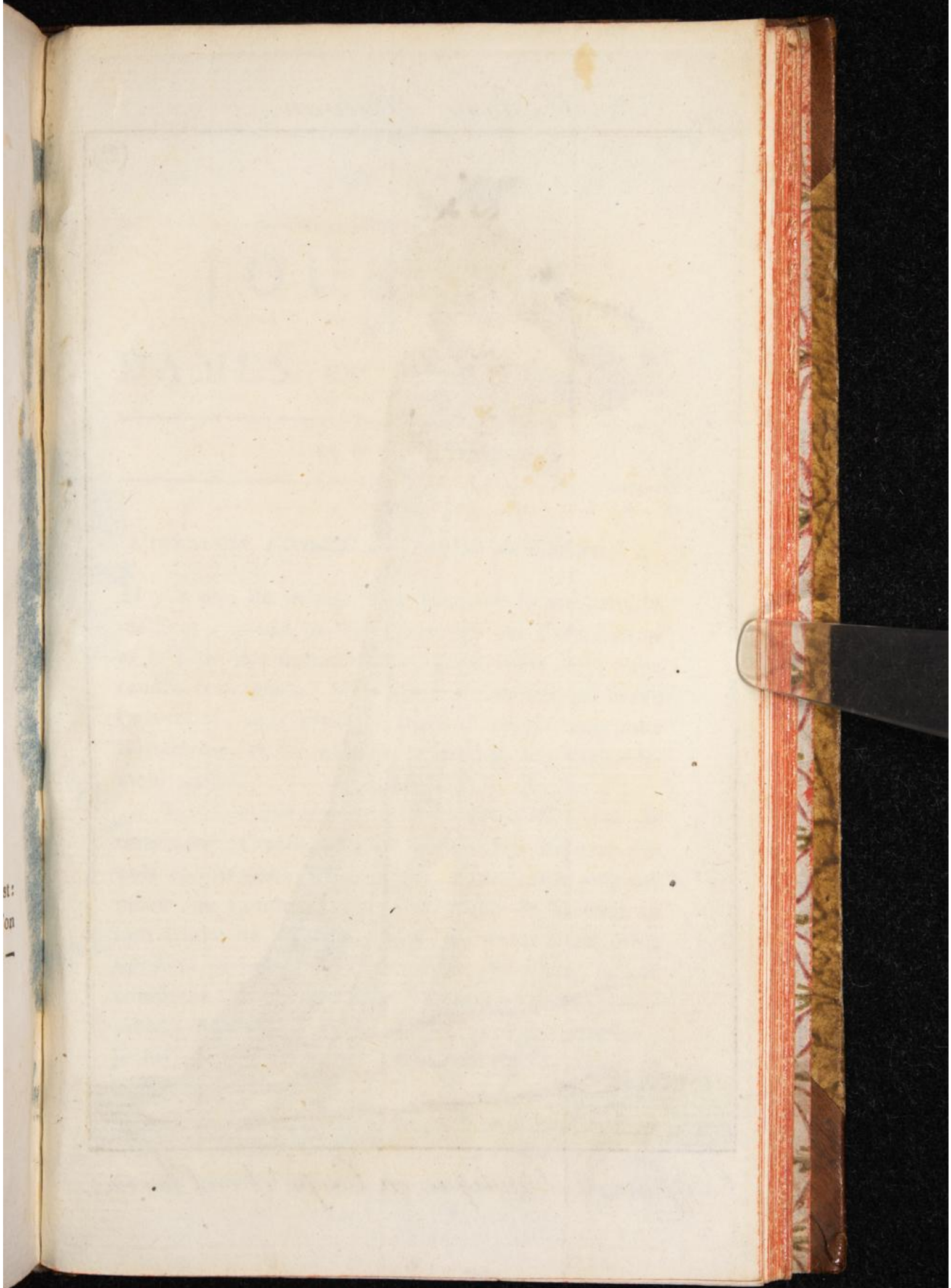
Je suis très-gros avec ma tête,
Je suis très-petit sans ma tête;
Donc je suis lourd avec ma tête,

De même léger sans ma tête.
Je suis de chair avec ma tête,
Je suis liquide sans ma tête.
De moi l'on mange avec ma tête,
On me mange aussi sans ma tête.
Toujours je marche avec ma tête,
Et roule quand je suis sans tête.
Enfin sans te rompre la tête,
En moi tu vois avec ma tête
Une queue ainsi qu'une tête,
Au lieu que privé de ma tête,
Je n'ai jamais ni queue ni tête.

C H A R R A D E.

Mon premier n'a point de serrure
Et cependant il a sa clé;
Mon second peut tromper, c'est une chose sûre;
Si vous manquez de nourriture
Par mon entier bientôt vous serez désolé.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Rien. — Celui du Logogriphe est : *Vuide* (où l'on
trouve : *Dieu, vie, vue, dû, vû, Eû* (ville). —
Celui de la Charrade est : *Corail*.



st:
op
1